

## Claude Chambard

### Trait d'union

Près la Tour de Montaigne, en la chapelle où le cœur du philosophe est dit-on enterré, j'ai, il y a une poignée d'années, fait retentir, en compagnie de Marie-Hélène Lafon, le prénom et le nom de mon frère ébouriffé, Michel Chaillou.

Michel et Michel étaient faits pour s'aimer.

Mon frère ébouriffé, on le sait, fut un temps domestique au château. Il baigna ici dans ce sentiment géographique incomparable. Je crois même qu'il sonnait parfois la cloche pour agacer les voisins.

Les Michel sont facétieux.

Un rien les ombrage, ils vagabondent, fugitifs, pris par la mémoire des ânes – Michel avait celle de ceux que Michel gardait au pied de sa Tour.

Un rien les angoisse, un rien les rassure, il suffit d'engager une conversation — Michel est un athlète de la langue –, le verbe s'éploie, c'est un fleuve, un fleuve qui raconte, digresse, divague croirait-on, mais non il retrouve toujours ses berges, son lit, son sens.

Ainsi on le croit dans la librairie à feuilleter les mille livres et il est à Vendôme, chez Ronsard, et d'un coup de reins les voici à Armissan où Michèle achèterait bien une maison (je n'allais tout de même pas oublier le féminin de Michel).

Michel et Michèle étaient faits pour s'aimer.

Une table, trois chaises — la troisième est pour l'enfant —, suffisent à leur éternité, au plus près d'une brève allée.

À Melle – patrie du guenillou –, sur un mur extérieur de l'église Saint-Hilaire – XII<sup>ème</sup> – dans une petite niche, une sculpture de pierre blanche montre deux bustes d'hommes que le temps, et peut-être la Révolution, ont usés, au point qu'il ne reste plus que deux silhouettes qui se tiennent par les épaules, les mains.

Je l'ai photographiée en 2016 en pensant à Michel, je n'ai hélas pu lui montrer mais je sais qu'elle est le trait d'union entre tous ceux que Michel aima et aime encore là où le ciel touche à peine terre.



## Sylvie Gouttebaron

Pour Michel Chaillou

Ce qu'avait dit Michel Chaillou la première fois que je l'ai entendu « raconter », dire son rapport à l'écriture, ce fut, si j'ose dire, une fois pour toutes. J'allais en être marquée à jamais dans mon travail et dans ma vie de lectrice. Comme dans un miroir. J'ai été non pas déroutée, mais confortée, confortée par l'audace de ses propos. C'était au Salon du livre jeunesse de Montreuil créé par Henriette Zoughebi qui y faisait des miracles. Ce jour-là, devant un parterre de bibliothécaires et d'enseignants, Michel Chaillou avait dit qu'il lisait, enfant comme en brigandage dans une bibliothèque interdite, des livres qu'il ne comprenait pas, dont sans doute le sens lui échappait, mais ne lui échappait que pour le combler par la littérature qu'ils étaient et qu'il entendait déjà comme une musique narrative dont jamais le souvenir ne le quitterait. J'étais fascinée. Littéralement. C'était ça. Évidemment c'était ça. On aurait dit un coup de dé radical. C'était dit. Combien de fois ai-je raconté à d'autres cette vision que j'avais eue ce jour-là, d'autres qu'elle semblait mettre aussi en marche pour comprendre quelque chose à cette histoire mystérieusement lumineuse de la création littéraire, la vraie, à la source.

L'écrivain était un homme d'ombre et de clarté. Je ne sais pas pourquoi, je pense à Chamisso quand je pense à lui. Non pas que ce colosse ait jamais perdu son ombre comme le héros du conte, non. Mais l'ombre tenait une place si particulière dans sa vie et son œuvre, que cette association me paraît juste. Cette parfaite mélancolie sans doute, déterminait un rythme, un phrasé joyeux, enfantin et sautillant. Inquiet aussi, toujours prêt à se retourner pour vérifier,

et jouer. On aurait dit que Michel Chaillou savait et ne savait pas en même temps, entendait et comprenait et ne comprenait pas en même temps, mais surtout entendait la poétique du monde comme un tic-tac assourdissant, enfantin, réglant le temps de la vie rêveuse, lucide et paradoxale. Il « s'intéressait au défait », a-t-il dit. Cela me plaît qu'il se soit ainsi « intéressé au défait », à ce qu'il fallait remettre en ordre chaotique où sûrement - parce qu'il avait la magie du verbe, de la parole - de là, à coup sûr, naîtrait l'enchantement d'un phrasé, d'une histoire que les mots, leur matière, tiraient en avant, faisaient courir en donnant de l'allant au texte, l'allant joyeux de la création incessante, faite de tout, faite de petites brindilles et de paysages fantastiques et réels, tout ensemble.

Je me souviens donc de lui comme si sa voix parlait en rêve, comme si elle parlait le rêve même, celui qui ne peut se dire qu'entre vie et mort, petite mort et grande vie. Il y avait dans cette voix une énergie, un rythme, une dynamique toute musicale, venue de l'enfance jamais égarée et déjà inquiète de ce qu'elle allait révéler. Cela, pour moi, s'appelle la puissance. Celle de l'imagination. Il savait la place exacte que chaque chose devait prendre pour donner corps et forme à la chose créée. Lorsque nous nous voyions, en compagnie de Michèle, sa femme, j'avais toujours le sentiment qu'il inventait une histoire, des histoires, pour mieux dire, en profondeur qui et quel il était. Comme ça fonctionne un homme pareil écrivain. Michel était comme un disque dur de toutes ses inventions qu'il avait peur de perdre. Perdre la mémoire de ce qui le tenait : l'amour de la littérature qu'il transmettait toujours avec des mots portés à incandescence. Attention, là, ça brûlait. Ça brûlait parce que le large était là, tout était là, et la grâce légère de la nouveauté riante, de l'exaltante partition écrite et libre. Quand je pense à lui, je pense à Nerval. Je sais qu'il l'aimait mais même si je ne le savais pas, je penserais à Nerval, pour lui. Pour les "portes d'ivoire ou de corne » qui le séparaient, lui aussi, du monde visible. Mais jamais de nous. Et c'est sans doute parce que justement ces portes l'ont séparé, lui créant, du monde visible, qu'il est si apparent aujourd'hui dans ma mémoire. Je l'entends, je le vois, je les vois tous les deux marchant Boulevard Montparnasse, Michel et Michèle, comme si l'ombre de l'un embrassait toujours l'autre, pour écrire encore une histoire jamais commencée et jamais finie, une histoire bien au-delà de ces paramètres de début et de fin. Une histoire comme la littérature dans la vie.

## Alain Lance

À l'automne 1990, Christa Wolf fut invitée en France, et je me souviens d'une rencontre à la bibliothèque de Pantin où de nombreux écrivains tinrent à manifester à la romancière de *Cassandra* leur admiration et leur soutien. Michel Chaillou était l'un d'entre eux.

Mais c'est une année plus tôt que je fis sa connaissance, lorsque je l'accueillis à Francfort. Il était un des écrivains invités à la Foire internationale du livre, où la littérature française contemporaine était à l'honneur.

J'avais commencé à découvrir son œuvre, pour laquelle convient une belle formule de Michel : « langue et situation claquant dans le même drapeau. » J'avais particulièrement aimé son livre *La Croyance des voleurs*. Et je lui avais dédié ce distique :

*Le crâne bouclé de neige, l'œil un chouïa rêveur*

*Immergé dans la page : la voyance du crawlleur.*

## Pierre Lepère

Lire Michel Chaillou

Lire Michel Chaillou, c'est l'accompagner dans ses pérégrinations « à sauts et à gambades » pour citer Montaigne, l'un de ses maîtres, traverser le nouveau Pays de Tendre de la langue que nous offre son corpus protéiforme dont l'audience ne cesse de grandir.

Lire Michel Chaillou, c'est écouter le brouhaha du temps, la rumeur des choses nuageuses, là où « le ciel touche à peine terre », selon l'un des titres fulgurants qu'il trouvait d'abord pour mieux embarquer le récit projeté sur les vagues de sa rêverie.

Lire Michel Chaillou, c'est retrouver l'odeur des rues de notre haute enfance, le parfum des fleurs sauvages que l'on cachait parfois au creux d'un livre, et dont il composa sa bibliothèque mentale de toutes les saisons du monde.

Lire Michel Chaillou, c'est être avec lui l'échotier des parlers révolus, des textes démodés dont il nous rend la vivacité première, des épopées marginales, bergeries et pastorales, comme ce merveilleux « Sentiment géographique », guirlande de variations, comme on le dit en musique, sur les cinq premières pages de l'Astrée d'Honoré d'Urfé qui en contient cinq mille.

Lire Michel Chaillou, c'est enquêter à sa suite sur ce qui rôde entre les lames des mots, ces crimes du beau temps commis aux rives de la mer, chercher les traces des aïeux sur quelques côtes abandonnées par les pirates de l'âge d'or.

Lire Michel Chaillou, c'est devenir le frère de Samuel Canoby, son double romanesque, du nom de son grand-père gitan, et qui lui inspira cette autobiographie en miroir où transparait par instants l'influence de Charles Dickens, l'une de ses grandes admirations. De « La croyance des voleurs » au « Dernier des Romains », auxquels on peut adjoindre les plus intimes « Virginité » et « 1945 », ces volumes élèvent un monument à toute une vie, où jamais l'émotion ne se relâche et que l'inventivité du langage éclaire sans cesse parmi les ombres du passé.

Lire Michel Chaillou, c'est n'en avoir jamais fini d'épuiser la curiosité infinie, le rythme souverain, les images choisies, qui rendent son écriture reconnaissable entre toutes.

Lire Michel Chaillou, c'est s'en faire un ami, comme il fut le mien pendant quarante ans.

## Gérard Macé

Quand je pense à Michel Chaillou aujourd'hui, je revois sa chevelure abondante et bouclée, une toison pour tout dire. Et si le mot « toison » s'impose, c'est qu'il évoque une pastorale, une histoire de bergers dans un paysage couvert de forêts, comme on en trouve dans *L'Astrée* qui inspira *Le sentiment géographique*.

C'est par ce livre, qu'aimait aussi Francis Ponge, que j'ai découvert l'écriture de Michel, qui s'est affirmée là une fois pour toutes. Rêveuse et presque ensommeillée, elle s'affirme dans l'esprit d'un lecteur qui prend des libertés avec son livre, l'oublie pour mieux y revenir, après avoir posé ses propres jalons.

La manière de Michel repose sur la métaphore et la digression. La métaphore qui emprunte souvent au langage (le troupeau des syllabes, le torrent des phrases), et la digression qui renouvelle l'intérêt, explore des chemins imprévus, pendant que l'auteur retrouve la mémoire. Mémoire de ses lectures, certes, mais aussi mémoire de

l'enfance, où se mêlent le roman familial et les histoires de pirates, autrement dit une mémoire qui s'invente à mesure. Une mémoire qui se métamorphose en imagination.

La prose de Michel est un murmure, une basse continue, une musique qui réclame au lecteur d'avoir de l'oreille. Vents et cordes, dans un orchestre de chambre où il tient à lui seul toutes les parties.

## Jean-Yves Paumier

Michel Chaillou, l'ami nantais

Alors que le monde littéraire reconnaît comme exceptionnelle l'œuvre de Michel Chaillou, me revient en mémoire un quart de siècle d'amitié et de longs moments d'échanges à Paris, et surtout à Nantes et en Presqu'île guérandaise jusqu'à l'été 2013. Si l'Académie française lui a décerné le *Grand Prix de littérature* en 2007 pour l'ensemble de son œuvre, c'est particulièrement de la Bretagne de son enfance que vinrent diverses reconnaissances en matière de prix littéraires. Signe que son œuvre originale y était accueillie avec passion, et que le retour sur les pas de sa jeunesse apportait un souffle nouveau. Accompagné de Michèle, tous les prétextes étaient bons pour venir présenter un nouveau livre, recevoir un prix, être reçu à l'Académie littéraire de Bretagne et des Pays de la Loire (2005), y retrouver quelques amis comme Michel Ragon, présider le Salon du livre Plumes d'Équinoxe au Croisic, parcourir les lieux de l'enfance parfois transformés avec le temps... À la recherche d'un passé enfoui, émerveillé par ses redécouvertes et plein de projets d'avenir. Tout en contribuant à son aura littéraire, les rencontres avec ses amis ont permis de partager quelques échos de la réappropriation de ce territoire affectif, un peu à l'image de son « sentiment géographique ».

Cet attachement nantais avait également été marqué par la remise, en mars 2013 à la bibliothèque de la Ville de Nantes, de deux manuscrits, *La Croyance des voleurs* et *La Fuite en Égypte*, lors d'une réception à l'Hôtel Matignon en présence de Jean-Marc Ayrault et de Patrick Rimbart, maire de Nantes. Par la suite, le premier ministre me demanda de lire son discours lors de l'adieu au Père Lachaise en décembre de la même année. Nous quittait alors un écrivain de grand talent, à l'esprit curieux, un magicien du mot et de la phrase. Quel bonheur ai-je eu de regarder ses précieux cahiers qui comportaient des titres de livres en

instance, entre quinze et vingt en permanence, accompagnés parfois de l'incipit et des premières phrases qui annonçaient un projet et, sans en avoir l'air, cadraient le futur texte... Le sujet n'est rien, aimait-il à répéter, seul compte le style ! Lorsqu'on parlait de la dimension autobiographique de son œuvre, il citait inlassablement la métaphore du verre à moitié vide et du verre à moitié plein. Tout dépendait du regard porté.

Quelle ne fut pas la surprise en 2009, lorsque Michel me fit l'honneur de présenter au Conseil Général de Loire-Atlantique le *Guide littéraire de Loire-Atlantique* que je venais d'achever après plusieurs années de recherches. Se disant profondément ému, il évoqua « une carte du tendre savoir », trouvant que « cette accumulation de données, à la fois les lieux et les auteurs [...] finissait par créer une sorte de procréation poétique [...] un travail de fourmi et de cigale ». Comment, dans une présentation géographique des villes, se reconnaître d'avoir « peu à peu à travers les mailles du filet [...] ramassé le savoir d'une région ». Ce discours inattendu, très différent des pratiques habituelles, m'avait bien évidemment interpellé et ému. Un nouveau signe d'amitié l'année suivante, lorsqu'il me dédia *Le crime du beau temps*, « ce mystère des jours heureux », dans lequel se retrouvaient quelques lieux bien familiers.

L'écrivain Michel Chaillou laisse un véritable trésor à (re)découvrir. S'étant laissé envahir par « la littérature, ce je-ne-sais-quoi qui nous dépasse », il a créé un style très personnel, ce qu'il appelait *l'écoute intérieure*. Expliquant ainsi sa vision personnelle de la fiction : « il y a toujours deux sujets, le sujet apparent, explicite, et le sujet profond, l'implicite, un monde inconnu à explorer ». Le *langage Chaillou* était né, et il n'a pas fini de nous surprendre !

\*

## Patrick Reumaux

La tignasse de l'Ogre

Peut-on parler d'une amitié? Je ne crois pas. A part raconter des bêtises, comme lorsque on parle de l'écriture, quand on n'y croit pas. Michel Chaillou: un fabuleux Je l'appelais le gros Caillou, allez savoir pourquoi. Il n'était ni gros, ni vraiment caillou, un peu caillouteux peut-être. Un ogre, mais bobotarien si vous voulez tout savoir, en quête non de savoir, mais d'ignorance, ce don des dieux, et de ce que l'on appelle (à tort sans doute) la chaleur humaine, cette foule inhumaine qui donne froid dans le dos.

Il me dit un jour, ce bobotarien: «ce qu'il y a de formidable chez toi, c'est que tu n'as pas de défauts.

Un silence prometteur, puis l'aveu :

-Moi non plus, d'ailleurs.»

L'image de Barbe Bleue est entachée d'un tas de clichés, mais Michel n'était pas barbu et je l'ai rarement vu bleu -un écrivain, disait-il, c' est quelqu'un qui a des globules d'encre - par contre il était extrêmement coquet. J'en ai deux preuves irréfutables (1). La première était l'état lamentable de mon manteau (2) de plus en plus dépenaillé, qui le gênait au point qu'il me disait: «Passe devant»

- Mais pourquoi?

-Ne t'occupe, passe devant je te dis

La seconde est ce que m'a avoué son docteur-cheveux et il faut reconnaître que Caillou avait une tignasse de rêve, ce qui lui a joué des tours, quand il se présentait pour avoir un rôle de figuration au cinéma. Invariablement, le metteur en scène sursautait dès qu'il apercevait la tignasse en s'écriant: «Non, pas vous».

Il y a quelques années, comme je commençais à perdre des cheveux et que ma femme me persécutait «pour aller voir quelqu'un», Michel m'engagea à prendre rendez-vous avec son thérapeute pour poils. Ce que je fis pour avoir la paix.

Les premiers mots de l'homme de l'art :

- Est-ce que perdre vos cheveux vous pose un problème?

- Non, je m'en fiche. C'est ma femme qui

-Dans ce cas-là, vous êtes sauvé. Heureusement que vous n'êtes pas comme votre ami. Je n'ai jamais vu une tignasse pareille. Il est arrivé avec trois poils entortillés dans un mouchoir. Savez-vous ce qu'il m'a dit?

-Quoi?

- Docteur, je suis chauve!

Comme disait Corbière, «Si c'est pas vrai que je crève.»

En poste dans le 93, d'abord à l'IUT de Saint-Denis (quelle tristesse, l'entreprise) puis à Paris VIII (quelle tristesse, le savoir), l'ogre à la tignasse, bobotarien ébouriffé, lors de sa soutenance de thèse, sous les yeux incrédules de Roland Barthes, s'endormit dans les bras de Marie de Manacéine en comptant les moutons d'Honoré d'Urfé, après avoir guerroyé avec les corsaires de *Jonathamour*, fondé -la vocation pédagogique déjà - un étrange collègue traduit du Chitien



«on y croise l'athlète au gilet cousu d'or» aux mois où «le nombre des bébés augmente les statistiques», ce qui signifie, si je traduis correctement, «chassez le léopard, il vous remerciera», arpenté maintes fois l'imaginaire en prenant le réel au pied de la lettre, ou la douce France en Twingo avec sa femme et son fils, ces deux-là, l'une journaliste au Monde de l'Education, l'autre musicien – mais pas ambulant – erré dans les phrases, plume au vent comme Descartes, entre ciel et terre avec une écriture de matamore dans la lumière du nord, s'inventant à mesure que les années passaient une famille de plus en plus nombreuse, avec sœurs et cousines, germaines ou non – Florence, Christine, Natacha – pour ne rien dire des Deguy, Roubaud, Trassard, Meschonnic, ni des ancêtres Canoby, pour finir sur un chef d'œuvre gitan *La fuite en Egypte*.

Au fil des ans ont défilé les éditeurs, et je me souviens d'avoir fait trois fois le tour complet du Parc de la Légion d'Honneur à Saint Denis en compagnie d'un Michel d'ordinaire bobotarien, mais ce jour-là bouleversé que son éditeur n'ait «rien compris» à son roman, *Domestique chez Montaigne* et s'estimant congédié du vaisseau amiral sous prétexte que Montaigne, dans la tour, n'avait jamais eu de domestique- seulement la pierre – et qu'il ne valait vraiment pas la peine d'écrire quand on « n'épousait pas» le mouvement de la (post)modernité : des histoires, des histoires, des histoires, ce qui est un comble pour le créateur de *l'extrême contemporain*.

Une facétie pour terminer. Pas question. On ne plaisante pas avec les ogres, même bototariens. Ils risqueraient de vous dévorer. Je me demande si les universitaires, à force de multiplier les colloques ne vont pas réussir à l'enterrer. Je sais, c'est avec les meilleures intentions du monde: «pour qu'il ne tombe pas dans le puits - sans fond - de l'oubli. » Mais Michel n'est jamais tombé au fond du moindre puits, et il n'était pas ogre à se faire oublier. Plutôt à mourir «façon immortel» (mais loin des Académies)

(1) j'en ai aussi beaucoup d'autres, mais si je les énumère toutes cela va finir par paraître suspect.

(2) C'était l'époque où ma jeune femme ne cessait d'écrire aux objets trouvés : «Mon mari a oublié, le... vers 16h.45 sur une banquette pour voyageurs prioritaires, dans l'autobus 84, un manteau gris reconnaissable à ce qu'il a les deux poches entièrement trouées.» Et, un mois plus tard «mon mari a de nouveau oublié dans un taxi un manteau dont le particularité est, comme le précédent, d'avoir les poches trouées...»

## Jean-Loup Trassard

J'ai été très proche de Michel pendant 43 ans. On a fait beaucoup de choses ensemble. A certains moments on s'est parlé au téléphone tous les jours. Je l'imagine toujours debout, je ne peux pas l'imaginer autrement.

Une chose n'a pas été clairement dite jusqu'à présent, et elle caractérise pour moi l'originalité de son travail, c'est l'invention.

Il a dit qu'il cherchait à inventer sa langue pour que chaque livre soit une parlerie différente mais au niveau du détail de la phrase il y aussi une invention permanente.

Un exemple : la préface de son anthologie [*La Petite vertu, huit années de prose courante sous la Régence*]. C'est une espèce de florilège de gestes mêlés aux faits historiques. Michel connaissait les faits dont il parle mais les gestes il les inventait.

C'est vraiment un feu d'artifice d'écriture que cette préface. Je cite une phrase : « Il faudrait écrire à deux mains, l'une occupée à presser l'événement, l'autre qui en vibre ». Ça c'est tout lui. Une autre : « Lire la trace des lèvres sur la tasse rendue, paroles à l'instant prononcées qu'on remue encore avec la cuillère. »

Il a des raccourcis très surprenants qui enchantent le lecteur. J'oserai dire un mot : il y a du génie chez Michel parce que pour moi l'invention c'est le surgissement avec, toujours, l'originalité.

Et cette invention, il l'avait aussi dans la conversation. Aux déjeuners du Chemin ce pouvait être une formule trouvée en 30 secondes, sans méchanceté, parce qu'il aimait faire des mots.

*Extrait de l'hommage prononcé le 15 juin 2014 au Centre National des Lettres*